

Jean Forton

DU MÊME AUTEUR

—

Le Terrain vague. Pierre Seghers, 1951.

La Fuite. Gallimard, 1954.

L'Herbe haute. Gallimard, 1955.

L'Oncle Léon. Gallimard, 1956.

Cantemerle. Gallimard, 1957.

La Cendre aux yeux. Gallimard, 1957.

Réédition Le dilettante, 2009.

Le Grand Mal. Gallimard, 1959.

L'Épingle du jeu. Gallimard, 1960.

Réédition L'Imaginaire, 2001.

Les Sables mouvants. Gallimard, 1966.

Réédition Le dilettante, 1997.

L'Enfant roi. Le dilettante, 1995.

Pour passer le temps. Finitude, 2002.

Jours de chaleur. Finitude, 2003.

*

Jean Forton, un écrivain dans la ville.

Le Festin, 2000.

SAINTE FAMILLE

(*Le Salut et la Grâce*)

ROMAN

finitude
2009

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES
SUR PAPIER BLEUTÉ,
NUMÉROTÉS
DE I A 35.

Le titre initialement choisi par Jean Forton pour ce roman était *Le Salut et la Grâce*.

Finitude a bénéficié en 2009 d'un soutien du Conseil Régional d'Aquitaine pour son programme éditorial.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2009.

Ce matin il faisait beau, Luc Malinier n'a pas eu le courage d'aller travailler, il est parti avec deux ou trois cahiers sous le bras, pour donner le change, mais au lieu de se rendre à la Faculté il est descendu vers le port.

Le voilà sur la berge. Le fleuve reflète le ciel, il y a quelques mouettes et deux ou trois grands navires, et tout cet espace, le fleuve, la ville en demi-cercle, et dans sa bouche l'air léger qui a goût de marée, tout cela l'emplit de paix. Il est heureux. Il nomme bonheur cette sensation de ne pas peser, de ne pas souffrir, de ne pas penser, d'être là, au soleil, sans attaches et sans désirs. Ce sont des instants si rares qu'il les goûte pleinement.

D'aucuns prétendent qu'il n'est de bonheur que passé ou futur et qu'il est nécessaire de se remémorer ou de rêver. Pour sa part Luc ignore cette double nécessité. C'est un être simple, capable de profiter du moment. Il est vrai que de son passé il n'a rien à conserver qui ne soit entaché de désagrément. Quant à son futur, il ne l'imagine jamais. Il a l'imagination stérile. Demain, de quoi demain sera-t-il fait ? De rien sans doute. De rien. D'un présent semblable à celui qu'il vit, médiocre et morose.

Durant une heure il se promène. Il fait bon. Cette année l'été refuse de mourir, à peine la lumière est-elle moins vive, la chaleur plus douce. Ce don de la nature, Luc veut en profiter tout son saoul. Il n'est point tant d'occasions de bonheur qu'on puisse en rejeter aucune. Et Luc aura bien le temps de travailler, plus tard.

Cependant, le remords finit par l'atteindre. Nier qu'on éprouve un remords, c'est déjà le sentir poindre en soi. Il dit adieu aux mouettes, aux gabares, il retrouve la ville. La ville, au matin, vers onze heures, possède un goût particulier, un goût permanent et fort comme d'un vieux cuir et qui semble venir de très loin, de cette époque médiévale à laquelle ces rues furent tracées. Un menu peuple s'active, de petites gens, des vieilles femmes, des noirs, des enfants mal vêtus, cela sent la misère, mais surtout la besogne urgente, le seau d'eau qu'on va tirer à la fontaine, le pain qu'on se dépêche d'acheter pendant que mijote la soupe. On ne court pas, on se hâte. Le promeneur curieux qui

comme Luc prend son temps fait figure d'intrus. On le bouscule, il gêne. Et cependant on le tolère.

Le voici place des Innocents. C'est une belle place carrée dont toutes les maisons sont semblables, à ce détail près que les mascarons qui décorent chaque fenêtre sont tous différents, à chaque fenêtre son mascarons, et c'est une débauche de masques monstrueux, de faces plates ou anguleuses, de langues tirées, d'yeux exorbités, de sourires effrayants. Au cœur de la place une nymphe de marbre presse l'un de ses tétons d'où jaillit un filet d'eau. Un bassin rond qui jadis servait d'abreuvoir entoure la statue, aujourd'hui les gamins du quartier y font voguer des coques de noix. Luc trempe son doigt dans l'eau fraîche, comme il le ferait dans un bénitier. Lui qui jamais n'a pu croire à rien, il lui arrive d'employer de façon païenne certains rites religieux. Lorsqu'il en prend conscience il en conçoit de la mauvaise humeur, mais cela ne dure pas, il est accommodant avec lui-même.

Place des Innocents : c'est là que travaille M. Malinier. Luc contemple la maison où se trouvent les bureaux paternels, ils occupent tout l'entresol d'un immeuble, quatre fenêtres basses, en forme de demi-lune, dont la grâce nous est parvenue presque intacte.

Luc ne se sent pas tellement à son aise, on peut l'apercevoir de ces fenêtres, et il se demande quel démon l'a forcé à pousser jusqu'ici, où il n'a que faire. M. Malinier n'a jamais goûté de le voir traîner par les rues, mais depuis le récent échec de son fils sa sévérité

devient féroce. À un moment, derrière l'une des vitres sales, il semble à Luc qu'apparaît la vilaine figure de M^{lle} Gertrude, la secrétaire. Pincé pour pincé, le jeune homme estime qu'il ne sert à rien de se dissimuler davantage. D'ailleurs il est près de midi, les cours sont censés être terminés. D'un pas dégagé il se dirige vers le vieil immeuble.

Assis près d'un poêle à bois, M. Malinier travaille. Il est en bras de chemise, les manches retroussées, et il tient dans la main une casserole au fond de laquelle chauffent des petits pois. M^{lle} Gertrude, la secrétaire, et Yolande, la fille de course, le regardent officier. La dégustation des petits pois, du bœuf en daube ou des haricots blancs, c'est là la principale activité de M. Malinier. Il y faut du savoir-faire, un certain don, une grande habitude. M. Malinier « fait dans la conserve ». À chacun son gagne-pain. Il importe et exporte, trafique, achète et revend, et si les bénéfices ne sont pas considérables n'oubliez surtout pas qu'il y ait chez ce brave homme incompétence professionnelle, mais songez plutôt à la dureté des temps. Quand Luc était enfant, il venait souvent place des Innocents, il aimait l'atmosphère de ces bureaux, ce remugle de moisi et d'ancien, les plafonds bas, les délicates boiseries XVIII^e passées au ripolin et conchiées par les mouches, le calendrier jauni, la vieille Underwood, les registres noirs et l'armoire aux échantillons, l'armoire, surtout, truffes, lamproies, cèpes à la bordelaise, maquereaux, pois chiches, l'armoire au trésor, l'armoire aux merveilles, les mille boîtes entassées,

de toutes tailles et de toutes couleurs, crabes japonais et morilles, sardines, anchois, confitures... Il les mettait en piles, il rêvait sur leurs provenances, elles lui disaient le monde et les voyages, l'Amérique aussi bien que l'Insulinde, il y en avait de petites et précieuses et d'autres énormes bien qu'indigestes, il y en avait de carrées et d'ovales, de lourdes, d'aplaties... Enfant, Luc trouvait poétique que son père eût cette activité mercantile. Le téléphone qui jamais ne sonnait que pour annoncer Londres ou Bruxelles lui paraissait un symbole de puissance. Il ne savait pas voir la vétusté des locaux, l'inutilité du vieux coffre-fort, ou plutôt il imaginait que la vraie puissance n'a pas besoin de fastueux décors. Il lui fallut connaître le lycée pour découvrir qu'un tel métier n'en était pas un. Qu'est-ce qu'il fait, ton père? Il est dans les petits pois. Mais ça n'est pas une situation ça, les petits pois? C'est vulgaire. Est-ce qu'il est riche, au moins, ton père? — Riche? Non. Et pourtant ce n'est pas faute de besogner, le malheureux, douze heures par jour à goûter ses conserves alors qu'il a une maladie d'estomac. Certes il pourrait faire davantage confiance à M^{lle} Gertrude, il y a vingt ans qu'elle est dans la maison, mais c'est un homme consciencieux que M. Malinier, et jaloux de sa réputation. Malgré son ulcère et ses flatulences jamais il n'abdiquera.

Le voilà découvrant son fils qui discrètement vient d'entrer.

— D'où sors-tu? Qu'est-ce que tu viens encore traîner par ici?

Luc s'approche et l'embrasse. Chez les Malinier, entre hommes, l'on s'embrasse. Chaque soir Luc embrasse son père, ainsi que son frère Marcel. Non qu'il y trouve aucun plaisir, la peau masculine le rebuterait plutôt, ces poils mal taillés, cette odeur de vieux tabac, mais embrasser ceux que l'on aime c'est surmonter sa répugnance, c'est prouver que le cœur passe sur l'enveloppe, c'est en quelque sorte témoigner que l'on est les uns pour les autres davantage que de pauvres corps repoussants. Embrassons-nous, papa. Embrassons-nous, mes fils. Luc y va de toute son âme, sans réticence.

M. Malinier remue ses petits pois du bout d'une cuiller en argent. Cette cuiller en argent n'est pas un luxe futile mais une indispensable précaution. C'est bien connu que le fer ou l'étain donnent du goût. Au fond de leur casserole les petits pois font entendre un doux bruit de cuisson. M. Malinier en prend une bonne cuiller, souffle, puis goûte. Dans sa bouche cela fait des clapotis de langue et de salive.

— Qu'est-ce que vous en pensez, M^{lle} Gertrude?

M^{lle} Gertrude à son tour emplit la cuiller. Elle savoure, en reprend, longuement pèse son jugement, comme quelqu'un qui n'ignore rien de l'importance que peut avoir la moindre de ses critiques.

— Hum, fait-elle enfin. Hum.

— N'est-ce pas?

Tous deux se regardent. N'est-ce pas, redit M. Malinier. Et cela signifie ou trop de sucre, ou pas assez, ou qui

sait quoi, un détail infinitésimal sensible à eux seuls, une brouille, un rien. Un doute. Pas francs, ces petits pois. Un quelque chose. Dans la cuisson? Dans la cuisson, peut-être. Mais encore? Ah, que vous dire. Un léger relent, une nuance, un soupçon. Mais justement, le soupçon, la nuance, dans notre profession!

— Fichez-moi ça aux ordures, M^{lle} Gertrude. N'en parlons plus.

— Et moi?

C'est Yolande qui vient de réclamer. Elle s'en fiche bien, elle, du petit goût pernicieux, de la nuance. Elle a faim. Yolande a toujours faim. C'est une bonne grosse de vingt-cinq ans tout en joues et en poitrine, d'un blond fade, on ne la paye qu'au minimum syndical mais qui aurait le courage de l'employer, à part nous? M. Malinier d'un geste noble lui tend la casserole.

— Tenez. Faites-vous en du bien.

Il a un haussement d'épaule, une moue très grand siècle. Jamais, semble-t-il dire, la malheureuse n'accédera au royaume de la connaissance. Yolande se jette sur la casserole. C'est un bonheur que de la voir engloutir. Ses yeux, qu'elle a globuleux et de couleur incertaine, disent bien son plaisir. Elle les lève vers vous et semble vous remercier. Le mépris de M. Malinier se teinte de tendresse. C'est une pauvre fille à demi innocente qu'il ne garde que par charité, du moins c'est ce qu'il prétend. Comme elle ne sait rien faire, on en profite pour lui confier la plus sale besogne, celle dont personne ne veut. Elle s'occupe du

ménage, elle emballe les colis d'échantillons, elle tape les tarifs et les tire au duplicateur, c'est encore elle qui va en course et qui se débrouille des paperasses douanières, des réclamations, des instances, on lui dit : va, chien fidèle, et elle va, elle souffre des pieds qu'elle a trop petits mais qu'importe, les pieds des autres ça ne vous fait jamais bien mal ; elle court, on l'appelle, elle revient, elle repart, on l'engueule, pour son bien on l'engueule. Elle est le décrottoir. Le dépotoir où chacun déverse son trop plein d'aigreur. Il en faut. Et la malheureuse ne cesse de sourire, elle a la gaieté spontanée comme d'autres la malveillance.

La voilà qui racle la casserole. Elle y met tant d'ardeur que la cuiller dérape avec un bruit horrible, M. Malinier hurle. Au bureau M. Malinier hurle à tout propos, tandis qu'à la maison ses éclats se font plus rares, sa femme ne supportant pas la vulgarité. M^{lle} Gertrude confisque la casserole. Son geste est plein d'autorité et non dépourvu d'un certain sadisme.

— M^{zelle} Gertrude, oh ! M^{zelle} Gertrude ! Il en restait au fond...

— Et toi, dit M. Malinier, qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite ?

— Rien, papa. Je passais dans le quartier, alors je suis monté.

— Et tes cours ?

— Ça va.

M. Malinier n'insiste pas. Un reste de pudeur l'empêche de traiter son fils de bon à rien devant le personnel.

Ce sera pour la maison. Pour l'heure il se désintéresse de Luc et fait joujou avec des bracelets de caoutchouc dont il possède tout un assortiment sur son bureau. Il n'a rien à dire à son fils. Il ne lui dit d'ailleurs rien. Mais pourquoi Luc vient-il le voir ? Ah, pourquoi. Au vrai Luc n'en sait rien lui-même. C'est là simple impulsion, sans plus. Luc aime bien son père. Il aime bien le voir assis à son bureau, un peu lourd, un peu rouge, un peu las. M. Malinier a une bonne tête et derrière ses lunettes ses yeux paraissent bienveillants, ce n'est pas une idée que Luc se fait, c'est la vérité. M. Malinier est un brave homme dépourvu de méchanceté. Mais voilà. Entre Luc et son père, le courant ne passe pas. Ne passe pas tout à fait. Le courant : disons la confiance, l'ouverture sur le tréfonds de soi-même. Il leur arrive de discuter, oui, ils ont parfois des sujets de conversation, mais avec son coiffeur Luc a à peu près les mêmes et il en vient à penser que son coiffeur est d'entretien plus agréable que son père car c'est un esprit original qui ne tient aucun compte de l'opinion d'autrui, tandis que M. Malinier reflète admirablement son journal du matin, et à travers son journal les tendances d'une certaine classe qui fluctue et virevolte au gré de mystérieux courants. Cela fait songer à un paquet d'algues mortes flottant sur la vague. Aucune racine, aucun choix. Alors que ce qui passionne Luc, c'est la vérité des êtres. Car il croit à leur vérité. Il croit que chaque être possède en soi sa vérité, un noyau dur et irréductible que rien jamais

n'entamera. Le jardin secret. Mais ce jardin, bien peu vous y convient. Et la plupart ne l'ont-ils pas cerné de murs si hauts qu'eux-mêmes ne peuvent plus les franchir ?

Voilà maintenant un bon mois que cela dure, Luc en est excédé. Le repas du soir n'est plus désormais qu'un long monologue de son père à propos de ce qu'il nomme les difficultés de l'existence, le combat pour la vie. Bon. Luc a raté ses examens. Il redouble sa première année. Et après ? Plus d'un mois qu'il essuie chaque jour le même sermon. À midi il y échappe encore, car le temps du repas est trop bref pour les longs développements et M. Malinier a horreur de ce qui est concis, mais le soir rien ne nous presse, nous y voilà. La patience de Luc est mise à rude épreuve. Jusqu'à sa mère, la digne femme, qui pour marquer son approbation s'autorise quelques remarques. Certes ils sont pleins de bonnes intentions. De Luc ils veulent faire un homme. Mais Luc a compris, que diable. Un homme. Et qu'est-ce donc qu'un homme, à leur idée ? Un homme c'est quelqu'un capable de gagner de l'argent. De gagner de l'argent, de fonder un foyer, d'élever des enfants. Tant que tu ne gagneras pas d'argent tu ne seras qu'un adolescent attardé, un profiteur, un assisté, une branche stérile. La société n'a que faire